

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection Boite\\_016 | Préparation des Anormaux](#)[CollectionBoite\\_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. \[rayé : R. Législation ... ?\]](#) Item[[Henri Plard, La sainteté du roi - suite](#)]

## [Henri Plard, La sainteté du roi - suite]

**Auteur : Foucault, Michel**

### Présentation de la fiche

Coteb016\_f0200

SourceBoite\_016-3-chem | Révolution. Procès du roi. [rayé : R. Législation ... ?]

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

### Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 18/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

---

Schönborn, isolé par les circonstances politiques, semble s'être pris d'une amitié profonde pour cet orphelin pieux et doué; nous savons par un sonnet de Gryphius que le jeune poète a acquis dans sa bibliothèque, admirablement pourvue, les bases de sa vaste culture, et lorsqu'il est mort, Gryphius dit avoir perdu avec lui son seul protecteur et son dernier appui. Or, Schönborn avait publié un traité de théorie politique, «*Politicorum libri septem*», dont la première édition est de 1614 et qui a connu un certain nombre de réimpressions, dont l'une est importante pour notre sujet : elle est d'Elzévir, Amsterdam 1642, et faite, dit son sous-titre, d'après un exemplaire corrigé de la main de l'auteur. Gryphius avait accompagné en Hollande ses anciens élèves, les fils de Schönborn, avec qui il a toujours entretenu des relations étroites. Cette édition de la «*Politique*» de Schönborn, parue chez l'éditeur de Gryphius, alors qu'il se trouvait à Leyde, et revue d'après un exemplaire ayant appartenu à l'auteur, a donc dû être préparée par Gryphius. Le livre de Schönborn est moins une étude originale qu'une compilation de passages à consulter, selon la mode du siècle : lieux tirés de la Bible et des auteurs antiques, reliés par des phrases-types : il avance d'abord un principe, puis il l'étaie sur une série de citations; ou bien il expose la thèse et l'antithèse, en classant les raisons pour et contre, pour donner ensuite son opinion propre, qui est celle du luthéranisme modéré. Schönborn traite d'abord du mariage, des rapports entre parents et enfants, des serviteurs et des familles, puis des collèges et corporations, des villes, des édifices publics et privés, pour enfin arriver à la question de la royauté — s'élevant ainsi, comme on voit, des formes de société les plus simples et les plus particulières aux sociétés complexes et vastes. Selon lui, le Souverain doit être élu : c'est le meilleur mode de désignation : «*quis neget optimum quemque per electionem reperiri ?*». Il doit respecter les lois qui limitent son pouvoir et s'abstenir d'exactions et de rapines; le mode de succession idéal est l'hérédité du pouvoir royal, même s'il amène au pouvoir des incapables ou des souverains injustes : «*nam etsi hoc interdum fiat, non tamen fit caeco fortunae arbitrio; Deus praeficit regnis gubernatores : hi qualescumque sint, ferendi tamen... et quomodo sterilitatem aut nimios imbres, et cetera naturae mala, sic luxum et avaritiam dominantium tolerare debemus*». La vertu essentielle du prince (Gryphius s'en souviendra) doit être la «*magnanimitas*», c'est-à-dire la constance dans la mauvaise fortune et la résistance aux mouvements désordonnés de son âme : «*Ad magnanimum pertinet, neque perturbationi animi, neque hominis, neque fortunae succumbere*». Cette magnanimité est toute proche de la vaillance, *fortitudo*, qui, elle aussi, est définie d'une façon essentiellement négative : «*quod est munimentum humanae imbecillitatis inexpugnabile; quod qui circum dedit sibi, securus in hac vitae obsidione perdurat*» : la vie est un siège prolongé, l'homme une place forte qui doit résister aux assauts du monde, de l'enfer et de ses ennemis : vue conforme, elle aussi, à celles de Gryphius sur le héros tragique. Toutefois, Schönborn reconnaît que le prince peut devenir tyran, *magistratus improbus*, la tyrannie étant définie d'après Juste-Lipse comme «*violentum unius imperium praeter mores et leges*». Comment le sujet doit-il se comporter envers le tyran ? Schönborn distingue deux cas, celui du tyran «*sans titre*», illégitime (arrivé au pouvoir par sédition ou par ruse) et celui du tyran légitime, qui n'est tyrannique que par la gestion de sa charge :

«*alius est absque titulo, alius exercitio : ille rempublicam sine ullo legitimo titulo vel electionis vel successionis, sed vi aut malis artibus invasit : hic quidem legitime constitutus est princeps, sed tamen tyrannice administrat*». Schönborn rejette le tyrannicide, mais aussi la soumission inconditionnelle au pouvoir royal, et se tire de ce dilemme par une seconde distinction : «*Distinctio nodum solvet : Is, qui Tyrannus est absque titulo, tolli potest : alius qui legitima successione regnum sibi acquisivit, aut recognoscit superiorem, et tum potest ei resisti mediis ordinariis : aut non recognoscit, et si is interemptus, Tyrannicidae nullam excusationem tribuimus*». En d'autres termes : dans le cas d'une tyrannie légitime, le seul recours que permette Schönborn est la résistance «*par les moyens ordinaires*» : nous avons vu, chez Calvin, ce qu'il faut entendre par cette notion. Mais, si ces moyens ordinaires font défauts, le meurtre est inexcusable, même le tyrannicide, car celui qui s'empare du pouvoir «*vi aut malis artibus*» est de ce fait même un tyran et qui pis est, tyran *absque titulo*. C'est dans cette distinction de Schönborn, me semble-t-il, qu'il faut chercher la solution d'une difficulté souvent remarquée, mais jamais résolue : pourquoi Gryphius, reprenant le sujet d'une pièce au Jésuite Joseph Simon, a-t-il transformé cette apologie du tyrannicide en une apologie du pouvoir royal et de sa sainteté inviolable, même si le souverain est un tyran ? Comment Léon l'Arménien, le héros de sa première tragédie (et de la première tragédie littéraire de langue allemande) peut-il être, tout à la fois, un tyran et un martyr ? Les deux adversaires, l'Empereur de Byzance, Léon l'Arménien et le général qui le renverse pour le faire assassiner et prendre sa place, Michel le Bègue (Michael Balbus) illustrent tout simplement la distinction de Schönborn : Léon, élu par l'armée, et à qui son prédécesseur a légalement transféré le pouvoir, a dû prendre des mesures cruelles pour défendre son trône et l'ordre : il est tyran, mais légitime, *legitime constitutus princeps, sed tyrannice administrat*. Michael, qui forme une conjuration contre son Souverain, enflé d'orgueil et d'envie, est démasqué, jugé, condamné, mais Léon remet son exécution, sur les instances de l'impératrice Théodosie, au lendemain de Noël, et ce délai lui sera fatal : le séditieux réussit à communiquer avec ses partisans et fait assassiner l'empereur au pied des autels pendant les matines de Noël. Michael Balbus règne, mais sans autre titre que sa force et sa ruse : il est *tyrannus absque titulo*, promis aux châtements éternels. La matière de sa première pièce, Gryphius l'a trouvée dans le «*Leo Armenus*» de Simon : le contenu notionnel vient de Schönborn et, plus généralement, de la conception luthérienne du pouvoir royal.

Léon l'Arménien a régné à Byzance de 813 à 820. Gryphius a toujours (contrairement aux Jésuites, et plus tard aux principes du classicisme allemand) attaché un grand prix à l'exactitude historique des faits qu'il représente : il appuie son texte sur des notes très abondantes, usage qu'il transmettra à ses successeurs, et c'est ainsi qu'une génération plus tard, son émule et admirateur Lohenstein arrivera à remplir plus de pages avec ses notes érudites qu'avec le texte de ses tragédies. L'histoire de l'empereur Léon a été racontée par deux historiens byzantins : Gryphius les cite tous deux et les suit de très près : l'un est Cedrenus (Kedrenos, un moine du XII<sup>e</sup> siècle, auteur d'une *Synopsis historiôn* qui s'étend de la création à l'année 1059), l'autre Zonaras



